

NAISSANCE DE LA PLASTICITE ?

L'AIR D'ANAXIMENE

JEAN-PAUL GALIBERT

Prenez une côte turque déchiquetée à souhait, les petits cubes blanchis d'une colonie grecque, comme ces îles que l'on pressent au loin dans la brume et la mer alanguie ; Comment dire en un mot tout cela ? Comment penser l'unité souterraine, souveraine de toutes ces choses écrasées de lumière ? Il faudrait déceler comme un fluide qui relierait toutes les choses, qui aurait avec chacune comme un bord commun, une chose immense et si plastique qu'elle ferait tout doucement le tour de chaque chose. Cette chose existe et partout on la voit sans la voir : c'est l'air, la découverte d'Anaximène.

La plasticité a-t-elle été entrevue six siècles avant notre ère ? Anaximène a-t-il aperçu dans l'air le plus immense, le plus souple, le plus mobile et polymorphe des objets plastiques ? A-t-il pensé l'air comme la plasticité du monde ? Je vais indiquer le chemin d'une lecture nouvelle, qui accepte pleinement les métaphores d'une pensée antérieure à toute cassure de la science et de la poésie. Il faut accepter d'emblée d'interpréter une série de textes qui demeurent faibles ou contradictoires si on les prend à la lettre. Si notre lecture s'avérait, ou si elle était seulement

possible, cela signifierait que la plasticité a presque l'âge de Thalès, Parménide et Anaximandre, les maîtres¹ d'Anaximène, en sorte qu'elle aurait participé à la naissance même de la philosophie.

ENTRE SCIENCE ET POESIE, PLASTICITE D'UNE ECRITURE

D'Anaximène, étrangement, trois mots originaux subsistent : « *bonnet* », « *clous* » et « *être suspendu* »². Pris à la lettre, ces mots semblent pitoyables. Anaximène aurait été héliocentrique au point de croire que le monde tournait autour de nos têtes comme un bonnet, trivial au point de prendre les astres pour des clous, confus au point de croire que la terre flottait sur l'air. Les uns après les autres, gênés ou goguenards, les rares chercheurs qui condescendent à évoquer rapidement Anaximène dressent la liste de ses erreurs, ignorances, bêtises, ou retours en arrière³. Il en résulte, invariablement, une puissante indifférence : Anaximène n'a pas suscité deux cent pages en un siècle⁴.

¹ « Anaximène de Milet, fils d'Eurystrate, fut disciple d'Anaximandre ; on assure qu'il eut aussi Parménide pour maître. »¹ Diogène Laërce, *Vies*, II, 3.

² Dumont, (et Delattre, Poirier), *Les présocratiques*, La Pléiade, p.50.

³ Par exemple Barnes dans *La philosophie grecque* (dir. Canto-Sperber) P.U.F.1997, p.17, ou Notice Anaximène in Dumont, (et Delattre, Poirier), *Les présocratiques*, La Pléiade, p.1194-1195.

⁴ Paquet, Roussel, Lafrance, *Les présocratiques, Bibliographie analytique 1879-1980*, Bellarmin, Les belles Lettres, 1988, p.359.

Mais la science, à cette époque, n'existe pas : elle se provoque. Il est au fond plaisant de voir ceux qui ont appris les sciences à l'école reprocher des erreurs à ceux qui les ont inventées. Aurions-nous aujourd'hui des sciences exactes si des penseurs comme Anaximène n'en avaient pas eu l'idée ? Nous grandissons-nous en méprisant le style des présocratiques, qui ont recours à toutes les ressources de la poésie pour ouvrir les questions et les esprits ? Peut-on reprocher une incohérence à celui qui utilise délibérément les antinomies du perçu pour provoquer dans nos habitudes de pensées des fissures, aussi béantes que lumineuses ?

L'AIR EST PLASTIQUE : LA NOTION D'HORIZON

C'est l'horizon qui m'a conduit à l'air d'Anaximène. Je voulais voir plus en lui que la simple ligne, toute droite, qui sépare à nos yeux la mer et le ciel. Imaginons qu'il y ait un arbre, à l'horizon. N'est-il pas un élément du sol ? Et pourtant ne se découpe-t-il pas sur le fond de ciel où il figure tout entier, au moins visuellement ? Il fallait donc concevoir que, loin d'être une ligne droite, ou un plan strictement horizontal, l'horizon faisait le tour de chaque chose, exactement comme l'air.

L'horizon est à la fois courbe et bord. Forme plastique de la limite de l'air, il est la forme des formes, la forme ou toutes les formes se produisent et s'ajointent. Toutes les choses sont prises, moulées, coulées

dans l'air, comme dans une empreinte. Tout n'a qu'un bord avec l'air, et ce bord est horizon.

Mais qu'est-ce alors que l'air, sinon le double du monde ? Cette forme, éminemment immense, éminemment plastique, capable à l'infini d'épouser la forme de chaque chose, et de s'étendre sur chacune comme Ouranos sur Gaïa, comme une caresse proprement infinie, qui épouserait à la fois tous les contours du monde. Lorsque l'infini devient l'air, Anaximène nous attend: « Ce philosophe admit l'air et l'infini pour principes de toutes choses. »⁵

LE FOND DE L'AIR EST PLAT : LA NOTION DE VISUEL

Mais cet air, paradoxalement, nous n'y vivons pas. Nous n'en voyons rien, ou presque. Et ce que nous voyons en est tout le contraire. Car tout ce que nous voyons est plat. Je propose de nommer « visuel » le plan où figure pour nous, à nos yeux, tout ce que nous voyons. Si un objet grandissait en s'éloignant, de telle sorte que cette croissance compensât exactement la diminution apparente de sa taille due à l'éloignement, il conserverait à nos yeux toujours exactement la même taille, en sorte que nous ne percevrions aucun éloignement. Je peux

⁵ Diogène Laerce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, II, 3 G.F.

prendre la mouche sur la vitre pour un monstre immense escaladant la montagne parce que rien de ce que je vois ne montre ce que je sais, à savoir que tous les objets figurent à une certaine distance plus ou moins grande de moi. A mes yeux, tous les objets figurent à la même distance, ils figurent côte à côte sur ce même plan qu'est le visuel

Anaximène ne parle pas explicitement d'un tel plan visuel. Mais celui-ci est clairement supposé par toutes les indications que le philosophe multiplie concernant la platitude des choses perçues, et a le mérite d'expliquer l'énigmatique suspension de la terre et des astres. Car toutes les choses, y compris la terre et les astres ne flottent pas sur l'air horizontalement, comme des couvercles sur une table, mais *verticalement*, comme des couvercles *suspendus* à un mur. « *Il dit que la terre est engendrée au commencement par la compression de l'air et qu'elle est tout à fait plate ; c'est la raison pour laquelle elle est suspendue dans l'air.*»⁶ Formellement, la terre est plate : « *La terre a la forme d'une table.*»⁷ Mais c'est cette forme même qui lui permet d'être verticale à nos yeux, *suspendue* : « *La terre est suspendue sur l'air du fait de sa surface plate.*»⁸.

⁶ Pseudo-Plutarque, *Stromates*, 3.

⁷ Aëtius, *Opinions*, III, 10, 3.

⁸ Aëtius, *Opinions*, III, 15, 8.

Evidemment, le visuel, comme plan où figure tout ce qui est perçu, est toujours devant nous, même si nous tournons la tête. Il suit donc que ce plan est circulaire, en sorte que nous vivons, du point de vue perceptif, dans une sorte de cylindre ou de *bulle*, comme chez Sloterdijk. « *Le ciel est le cercle extérieur le plus éloigné de la terre.*»⁹

Tout homme vit dans une boule: le plan du visible est l'intérieur d'une sphère que l'on nommera le visuel. Chacun sa bulle. C'est la vie sphérique. De cette sphère, l'équateur est l'horizon. Nous ne regardons guère plus haut ni plus bas. Le visuel est une sphère dont le ciel et la terre sont les deux hémisphères. La ville avec ses murs fait monter fort haut le niveau du ciel. Il nous arrive assez souvent, comme lorsque nous marchons, de regarder par terre, même si nous ne regardons presque jamais la terre. L'homme a la vue basse. Il ne voit le plus souvent que la terre et ses choses, qui encombrant toute vue. C'est pourquoi il prise tant voir s'il peut ces espaces infinis de la mer des monts ou du désert, où il peut enfin se laver le regard.

Mais le ciel ? Nous sommes toujours surmontés par un ciel que nous ne regardons guère. Quoi de plus visible, pourtant, que ces centaines de tonnes de glace qui me survolent, grandes comme un département ? Mais qui s'en soucie ? Cela se nomme un nuage. Nous le

⁹ Aëtius, *Opinions*, II, 11, 1.

voyons distraitement au matin, le temps de choisir nos vêtements, comme on écoute à peine un bulletin météo. Comment penserions-nous à l'air, qui est encore plus omniprésent, mais qui est parfaitement invisible ? Comment verrait-il l'air, celui qui ne songe même pas aux nuées ?

Regarder les astres, regarder le ciel, c'est regarder en l'air, cette attitude dont on sait qu'elle fit tomber Thalès dans un puits. Mais on sait moins que d'après Anaximène cette chute lui aurait coûté la vie : « *Thalès, fils d'Examius, n'a pas eu dans sa vieillesse une fin heureuse. Étant sorti la nuit de chez lui, selon sa coutume, pour contempler les astres, et ne prenant pas garde où il était, il tomba, pendant qu'il faisait ses observations, dans un endroit profond ; et ça été là la fin de l'astronome de Milet.* »¹⁰

Or cet exemple, pourtant si funeste, est prôné par notre auteur, comme s'il n'y avait nul danger : « *Nous qui sommes ses disciples, souvenons-nous de ce grand homme, aussi bien que nos enfants et nos disciples, et prenons sa doctrine pour nous conduire : que notre science soit toute fondée sur Thalès.* »¹¹ · Qui pense encore s'allonger par terre pour regarder le ciel, si visible et jamais vu, qui est toujours la partie la

¹⁰ Lettre à Pythagore, in Diogène Laerce, *Vies*, II, 3.

¹¹ Lettre à Pythagore, in Diogène Laerce, *Vies*, II, 3.

plus grande et la mieux omise du visuel? Pourtant il suffit d'avoir la tête au sol et les yeux vers le haut pour ne voir que du ciel. Le ciel cesse d'être ce supplément d'esprit que nous laissons figurer au dessus des paysages, pour devenir à lui seul le plus vaste et le plus creux des paysages possibles, et le seul permanent. Telle est sans doute la raison de notre perpétuelle omission du ciel: il est le seul pan du visuel qui soit là où qu'on soit, et il ne se départit jamais de son absurdité.

TOUT LE MONDE TOURNE ROND : LA NOTION DE MONDE

Comment nommer le monde, qui nous environne, ce fond toujours présent où figurent tous les objets de notre perception? Comment penser, et sous quel mot cette « terre », puisque Anaximène le nomme ainsi, qui contient à elle seule toutes les choses dont les formes s'imposent à l'air? Nous proposons de nommer « visuel », tout ce qui nous englobe, comme une sphère dont la distance importe point, en sorte que cela pourrait aussi bien être un bonnet, qui couliserait directement au contact de notre tête: « *Les astres ne se meuvent pas sous la terre, ainsi que d'autres l'avaient supposé, mais autour de la terre, comme autour de notre tête pivote notre bonnet.*»¹².

¹² Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, 1, 7, 6.

Le point décisif, est que cela tourne autour de nous. Mais pas du tout par une erreur d'Anaximène, qui aurait été sourd à ceux qui déjà, en son temps, évoquaient la possibilité d'un héliocentrisme. Si Anaximène insiste tant sur la rotation du ciel autour de nos têtes, ce n'est pas du tout par un attachement conservateur au géocentrisme, ou par quelque fidélité irréfléchie envers les habitudes perceptives. C'est, tout au contraire, pour souligner à quel point le visuel où nous sommes presque enfermés par nos sens n'est qu'un monde apparent, une sorte d'illusion, inévitable, mais au fond ridicule, par rapport au réel, qui sera désormais figuré par un air, qui, comme un fleuve ou une mer, emporterait dans son cours toutes les sphères individuelles flottant à sa surface. Nous flottons dans le réel, chacun au milieu de sa petite bulle d'illusion perceptive. Anaximène, en lointain devancier, a permis, et peut-être anticipé, aussi bien la révolution copernicienne et que le doute cartésien.

Cessons donc de prêter à Anaximène cette idée ridicule selon laquelle le soleil ferait dans le ciel un demi-cercle vertical, d'est en ouest, avant de rejoindre la nuit son point de départ selon un demi-cercle horizontal, en profitant de montagnes qui le cacheraient à nos yeux. Anaximène, sur ce point a été constant : « *Il croyait que les astres ne passent pas sous la terre, mais tournent autour d'elle.* »¹³ « *Ce n'est pas sous la terre, mais autour d'elle que tournent les astres.* »¹⁴ « *Le soleil ne se*

¹³ Diogène Laërce, *Vies*, II, 3.

¹⁴ Aétius, *Opinions*, II, 26, 6.

*meut pas sous la terre, mais il parcourt le lieu qui se trouve autour de la terre.»*¹⁵. Cette formule intangible pour les astres « tournant autour » de la terre ne signifie quelque anomalie angulaire de leur course, mais une sorte de fatalité (de notre condition humaine) qui à nos yeux condamne tout mouvement, qu'il soit le nôtre ou celui de tout le reste, à être *perçu* par nous comme un *mouvement* relatif à un œil *fixe*. Je puis aller aussi vite que je voudrais : je ne percevrais jamais, qu'un mouvement du monde se précipitant vers moi, pour peu que seulement que je fasse attention à ce que je *vois* et que je n'ajoute rien de ce que je *sais*. Anaximène, par son décalage, par son doute radical sur ce que nous percevons, est le premier philosophe, peut-être, à nous apprendre à *voir*. C'est-à-dire à toujours ôter du voir le savoir.

LE MONDE FLOTTE SUR L'AIR : LA NOTION DE REEL

Mais quel est ce réel, distinct du monde visuel ? C'est un flot, c'est un flux, c'est un fleuve. « La terre est plate et soutenue par l'air, et, de la même façon, le soleil, la lune et les autres étoiles qui sont tous de nature ignée sont suspendus dans l'air du fait de leur forme plate.»¹⁶ Nous flottons dans l'air. Nos trajectoires, sans le savoir, sont emportées par la sienne. A cet égard, on peut fort bien dire que la terre est plate, et que pour cette raison, elle flotte comme un radeau : « Sa forme plate est

¹⁵ Aristote, *Météorologiques* II, 1, 354a 28.

¹⁶ Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, I, 7, 4.

responsable du repos de la terre, car elle ne coupe pas l'air au dessous d'elle, mais repose sur lui comme un couvercle, ainsi que le montre le comportement des corps ayant une surface plate : même les vents peuvent difficilement les mouvoir en raison de leur résistance.

C'est la même chose qui se produit pour la terre, du fait de sa surface plate, par rapport à l'air sur lequel elle est placée. Quant à l'air, qui n'a pas d'autre endroit où aller, il est bien forcé de demeurer en repos sous la terre, compact à la façon de l'eau des clepsydres.»¹⁷. Il n'y a aucune contradiction entre l'horizontalité de la terre, telle qu'elle flotte sur l'air dans le réel, et la verticalité de la terre ou des astres, tels qu'ils sont suspendus verticalement dans le monde, strictement apparent, du visuel. De l'un à l'autre, il y a le contraire d'une inconséquence, une claire et vive distinction, celle du *réel* et du *monde*¹⁸, qui connaîtra une fortune toute particulière dans l'histoire de la philosophie, chez Protagoras aussi bien que chez Platon dans la *fable* cartésienne du monde, comme le statut kantien d'un champ proprement *phénoménal*.

¹⁷ Aristote, *Du ciel*, II, 13, 294b 13.

¹⁸ Que nous avons tenté de reformuler pour aujourd'hui dans notre ouvrage « Invitations philosophiques à la pensée du rien », Léo Scheer, 2004

Est-ce à dire que rien de réel ne peut *percer* dans le monde ? En aucun cas. Une telle percée est même aux yeux d'Anaximène l'explication du phénomène si troublant de la lumière, qui pour cette raison ne peut venir que d'un trou, d'une fente, d'une déchirure. « *La mer qui, fendue par les rames, étincelle.* »¹⁹. Il n'y a jamais d'éclat qu'au bord des choses. Brillant, brio des lisières et rivières. C'est la clairière. L'étincelle. « L'éclair se produit lorsque les nuages sont déchirés par la force des vents, car leur déchirement engendre une lueur brillante et ignée. . »²⁰ La lumière est d'abord une trouée. Comme si le réel avait trouvé quelque issue pour s'engouffrer dans le monde. Il y a des voies d'air, comme il y a des voies d'eau, et ces voies d'air sont des puits de lumière.

Plissons les yeux: tout est noir sauf le ciel. Cela signifie que le ciel est blanc et le sol noir, à l'exception des reflets, des éclats, des brillances. C'est le brio du soleil qui fait saillir quelque angle. La lumière se pose au coin des choses. Qui ne deviennent visibles que par un rebond du ciel. La lumière pose toujours des reflets, des points qui brillent comme des trous. Car c'est exactement, à nos yeux, comme si nous percevions par un trou du visuel un petit point d'un feu éblouissant qui serait au dehors. A cet égard, il est exactement équivalent de dire que les astres brûlent : « *Le*

¹⁹ Aëtius, *Opinions*, III, 3, 2.

²⁰ Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, I, 7, 8.

soleil est fait de feu.»²¹« La lune est faite de feu.»²² ou qu'ils sont comme des clous, qui formeraient un trou brillant dans le visuel, ou les suspendraient comme des feuilles. « Le soleil est large comme une feuille.»²³Ou même que les astres sont des feuilles en feu : « Anaximène disait que les astres sont comme des clous enfoncés dans la voûte cristalline. Pour quelques-uns ce sont des feuilles de feu qui sont comme peintes.»²⁴

Anaximène s'adonna passionnément à la lumière. Il inventa « ce calcul des ombres et ce que l'on appelle la gnomonique ; le premier il montra à Lacédémone l'horloge appelée cadran solaire»²⁵. Les choses brillent et sombrent. Leurs pans ont deux mitans, l'éclat et l'ombre car tout relief est lumière. C'est la lumière qui se pose et suit toutes les courbes, les fait saillir sur d'autres courbes. Tel est le peu qu'on voit, sans qu'il y ait rien d'autre. Que cette misère semble une telle profusion, c'est le miracle même qui rend pensant. La lumière est cette âme de l'air qui fait corps avec lui.

²¹ Aëtius, *Opinions*, II, 20, 2.

²² Aëtius, *Opinions*, II, 25, 2.

²³ Aëtius, *Opinions*, II, 22, 1.

²⁴ Aëtius, *Opinions*, II, 14, 3.

²⁵ Pline, *Histoire naturelle*, II, 186-187.

TOUT EST AIR : LA NOTION D'INFINI

Animé par la lumière en son sein, l'air peut enfin englober tout ce qui est, en une sorte de mouvement qui part du plus incorporel, pour gagner jusqu'à la dernière forme de la matérialité : « *L'âme est faite d'air.* »²⁶, mais aussitôt : « *L'homme est totalement composé d'air.* »²⁷. Et cette composition, cette nature proprement aérienne n'est en nous que le modèle d'une composition universelle. Tout est en air : « *De même que notre âme, qui est d'air, nous soutient, de même le souffle et l'air enveloppent la totalité du monde.* »²⁸ En sorte qu'il faut bien conclure, et tenir pour constant que « *Le tout, c'est l'air.* »²⁹

Mais si tout tombe dans l'air homogène et au fond indistinct, cet air ressemble étrangement à cet illimité qu'évoquait Anaximandre. L'air devient l'infini. Un fond sans fond au sein duquel toute chose se forme : « *L'air est infini, mais toutes les choses qui en procèdent sont finies : il engendre la terre, l'eau, le feu, et d'eux procèdent toutes choses.* »³⁰

²⁶ Philopon, *Commentaire sur le De l'âme d'Aristote*, 9, 9.

²⁷ Galien, *Sur la nature de l'homme d'Hippocrate*, 15, 25.

²⁸ Aëtius, *Opinions*, I, 3, 4.

²⁹ Hermias, *Satire des philosophes païens*, 7.

³⁰ Cicéron, *Académiques*, II, 37, 18.

A quoi bon, a-t-on objecté, revenir, après la magnifique abstraction que représente l'*illimité* d'Anaximandre par rapport à l'*eau* Thalésienne, à un principe matériel comme l'*air* ?

L'infini, c'est le ciel. Tous les peuples l'ont dit. C'est l'endroit où les peuples les plus divers ont préféré mettre les dieux plutôt que le vide. Il suffit d'un Jupiter bien placé, bien nanti de sa foudre, pour que le ciel tout entier soit sous contrôle, depuis les plus grands dieux jusqu'au plus petit nuage. Que n'inventerait-on pas pour oublier l'indifférence entière, altière du ciel ?

Toute une géographie, éphémère et volatile, surmonte tout relief. Tantôt furtif et tantôt souverain, le céleste glisse sans cesse à la surface du terrestre. Mais qu'importe à nos yeux ? Dans cette part aérienne, cette parade, tout, perpétuellement, passe et s'évanouit en pure perte, apparemment. Terre à terre : on ne se soucie le plus souvent que de la moitié du monde.

Etrange idée sans doute que de mettre des dieux au ciel. Pourquoi livrer l'immuable aux grands vents ? A-t-on cru que l'élévation dispensait du mouvement ? Ou bien voulu que les dieux soient les plus vifs des mobiles ? Des dieux oiseaux, des dieux nuages. Et si les nuées à

elles seules étaient les dieux de l'Olympe? Cette nature céleste des dieux pourrait être la clef de leurs métamorphoses. Les dieux sont le précipité de cette part véloce qui surmonte tout horizon.

Le ciel est le pan oublié, la part omise. On le voit toujours encombré de choses immenses et fugaces qui n'intéressent personne sauf pour leurs conséquences sur les cultures. Combien est-il d'« hommes libres » ? Qui se soucie, comme Baudelaire, du simple passage des nuages?

Pourtant n'est-ce la liberté elle-même devenue paysage ? Sur un site donné, tout est toujours possible. C'est un défilé aussi constant qu'imprévisible. Mais ces possibles à l'infini paraissent défiler en pure perte. Aucun ne semble agir ni ne laisser de trace. Le ciel est la part amovible du visuel. A chaque instant elle est unique, mais cet instant est si singulier que nul ne saurait le préciser, et si quelconque qu'il devient indifférent. Au fond qu'importe le ciel?

Parfois le nuage se pose et fonde le ciel entier en une masse indistincte. On vit alors dans le nuage. Mais on a plus l'impression d'un ciel bas et lourd. D'un couvercle. Le ciel se confond tant avec l'air qu'il rend le vide opaque et nous prive des lointains. Notre premier besoin est le ciel d'altitude, qui met de l'esprit dans nos vues. Car même si nous

l'omettons du regard, le ciel est toujours là comme une indifférence de l'infini.

Nous n'omettons jamais que ce qui nous méprise : cet infini qui nous surplombe. Nous n'avons fait des dieux que pour oublier l'infini. C'est en ce sens que la métaphysique est la meilleure des trahisons du métaphysique. Le ciel en son mouvement est l'image mobile du temps. Car on peut guetter, là-bas, le temps qu'il va faire. L'avenir est visible : C'est un pan du ciel qui s'avance tandis qu'en face c'est le passé qui s'enfuit. Les nuages sont le temps. « Le mouvement existe de toute éternité. »³¹ Le ciel nous révèle que l'horizon est plus grand que l'instant; il contient encore du passé et déjà de l'avenir à la manière d'un moment.

Le propre de l'horizon, est que rien n'arrive sans y pénétrer. Cela semble une définition bien solipsiste du réel, mais rien n'est plus égocentrique que l'horizon. Il est ainsi l'unique lieu des possibles. Le seul endroit possible pour une transformation du possible en réel. L'unique usine du réel. Car cet horizon est gros d'avance des choses qui s'avancent. L'air est tout parce que l'air fait tout.

³¹ Pseudo-Plutarque, *Stromates*, 3.

TOUT EST PLASTIQUE : LA NOTION DE METAMORPHOSE

Humeurs, rumeurs : tout est dans l'air, à la manière de ce dont on parle, de ce qui va arriver, car l'air est cet immatériel capable de toutes les matérialisations: « *Le principe est l'air illimité, principe dont sont engendrées les choses actuellement engendrées, ainsi que celles qui le furent et le seront, et encore les dieux, et les choses divines : toutes les autres créatures procèdent de celles qui dérivent de lui.* »³² L'air est donc, comme l'avenir, qui est un de ces modes, une sorte d'énorme réservoir d'événement possibles, qui peuvent à sa guise plus ou moins se matérialiser, se réaliser, se concrétiser.

L'air d'Anaximène est donc un progrès, à la fois par rapport à l'eau matérielle de Thalès comme à l'illimité abstrait d'Anaximandre, parce qu'il est ce jeu perpétuel qui lui permet d'être indifféremment l'un ou l'autre, et donc d'être vraiment tout. L'air d'Anaximène est un peu comme le comédien de Diderot : son absence de forme, lui permet de jouer tous les rôles. Cicéron y a vu contradiction : « *Anaximène établit que l'air est Dieu, qu'il est engendré, qu'il est immense, infini et toujours en mouvement, comme si l'air pouvait être Dieu en étant dépourvu de toute forme.* »³³. Mais Cicéron ne se demande pas l'inverse, qui est plus

³² Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, I, 7, 1.

³³ Cicéron, *De la nature des dieux*, I, 10, 26.

impossible encore : comment Dieu pourrait-il être Dieu s'il se limitait à une forme ?

L'incorporel est éternel. Comme flux constant, comme cours perpétuel, il est aussi infini que fécond, puisque tous les événements sortent de cette réserve sans la diminuer, où y retournent sans l'agrandir : « *L'air est proche de l'incorporel ; et puisque nous sommes engendrés par son flux, il est nécessaire qu'il soit illimité et riche, étant donné qu'il ne diminue jamais.* »³⁴

L'AIR COMME FORME DU VIDE : LA NOTION D'EVANESCENCE

Anaximène a conçu comment les choses pouvaient apparaître et disparaître, sans pour autant s'isoler complètement de l'air qui est leur fond permanent. C'est au double jeu inverse de condensation et de la raréfaction qu'il confie le double processus perpétuellement possible de l'être et du non-être. « *L'air (...) diffère selon les substances du fait de sa raréfaction ou de sa condensation : devenant plus subtil, il devient feu ; se condensant, il devient vents , puis nuage, et plus loin encore eau, puis terre, puis pierres, et les autres créatures procèdent de celles-ci. Il confère*

³⁴ Olympiodore, *Alchimistes grecs*, 2, 25. Signalé par Dumont comme faux fragment, op.cit. p.50.

aussi au mouvement l'éternité, et pense qu'il est l'instrument de la production du changement. »³⁵

L'air est ainsi la cause de toutes les apparitions : « *Anaximène dit que l'air est le principe de la totalité des choses et que celui-ci est illimité en grandeur, mais définit par les qualités qu'il revêt ; toutes choses sont engendrées selon une certaine condensation de l'air ou au contraire une raréfaction.* »³⁶ Mais il devient du même coup le principe de toutes les disparitions : « *la forme de l'air est la suivante : lorsqu'il est parfaitement réparti, il est invisible à l'œil, mais il devient visible sous l'effet du froid, du chaud, de l'humide et du mu.* »³⁷. Ce double jeu perpétuel de l'apparition et de la disparition, qui gomme tout détail au profit de la forme pure, est patent dans le contre-jour.

D'abord, le contre-jour efface tout détail. Il gomme aussi toute couleur. Tout et rien que l'essentiel. Noir et blanc, ombre et lumière se partagent le visuel. L'abstraction est omission. La connaissance n'est pas un ajout mais une déduction. Connaître, c'est ôter. Il faut toujours émincer, alléger, et pour tout dire oublier.

³⁵ Simplicius, *Commentaire sur la physique d'Aristote*, 24-26.

³⁶ Pseudo-Plutarque, *Stromates*, 3.

³⁷ Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*, 1, 7.

Et si telle était la plus grande des erreurs de Platon, d'avoir mis le connaître du côté de la mémoire, alors qu'apprendre et comprendre sont d'abord des oublis ? Pourtant, quoi de plus idéal ? Le contre jour enlève tout sauf la forme, la pure limite du blanc et du noir. Que conserve-t-il du fond, lui qui oublie presque tout ? Et quel est ce rien qui demeure ? Uniquement le pourtour, la seule silhouette, la chose enfin ramenée à sa plus simple expression, le fin du fin, dont le grain fuit, la chose enfin réduite à son inexistence. Et si c'était cela, l'idée d'une chose ; la claire notion de son inexistence ?

Toutes les choses coïncident exactement avec leur forme dans l'air. Telle est exactement la forme du vide. Car il n'est pas plus d'air dans la chose que de chose dans l'air. Chaque forme est la limite de deux vides. Elle sépare un dedans sans dehors et un dehors sans dedans. Deux vides qui n'ont rien d'autre en eux qu'avoir la même forme. C'est le propre de l'empreinte, d'être à jamais la trace de l'absence dans l'absurde. Aucune chose n'a de rapport à l'air ambiant. Chacune épouse exactement sa propre absurdité. Le vide est cet écrin qui abolit le sens.

Et convenons que l'air en son insinuation figure au mieux un tel vide. Le soleil ne brille pas, il accuse les contrastes et les porte à l'abrupte cassure du blanc et du noir. Ce damier tout cru, sans milieu, est une autre forme d'horizon, où deux mitans s'épousent bord à bord. Le propre d'un

tel horizon est de partager n'importe quel chaos en deux moitiés parfaites, égales et jointives. L'horizon casse en deux. C'est son motif, sa signature, sa vocation. Il crée du double. La courbe en sa douceur ourle tout contour. L'enveloppe s'alanguit tout au bord des surfaces.

L'horizon est le bord du monde. Qu'y a-t-il de l'autre côté? Un simple jeu de vide et de lumière. La totalité ou presque de l'homme est dans l'air. L'homme est littéralement hors du monde. Ce n'est que pour dormir qu'il se pose sur ou sous l'horizon. Dehors et dedans ne prennent sens que par rapport à l'horizon. Mais même dedans il est dehors, toujours en plein ciel. Il est l'être des confins. L'homme est celui qui dépasse de partout, toujours de trop, au delà de tout et en deca du reste.

Au bout du compte, la plasticité et la philosophie ont quasiment le même âge. Ne craignons pas que ces quelques vingt-six siècles signifient quelque désuétude. Deux ou trois millénaires, pour une idée, c'est très jeune. Pensons à l'art, qui a l'âge de Lascaux, soit quatre ou cinq fois plus vieux. Plus sérieusement, cette co-naissance de la philosophie et de la plasticité suggère une intime connexion des deux notions. La piste reste à creuser, d'une *plasticité de l'écriture*, qui se rirait par avance de toute cassure entre science et poésie. Comment les présocratiques auraient-ils pu inventer l'une et l'autre, s'ils les avaient opposées? Ne sont-elle pas nées l'une et l'autre de l'opposition, ultérieure et

dommageable, des deux versants connivents de leur pensée, éminemment plastique, indéfiniment capable d'utiliser à la fois toutes les ressources parfois divergentes de ce que l'on voit, de ce que l'on vit, de ce que l'on sait et de ce que l'on pense ? D'allier ce que l'on mesure à ce que l'on éprouve, les dieux et les calculs, en un même jeu suggestif et festif de la pensée. Les présocratiques, bien avant Platon, ont eu l'idée d'idée, et une *idée*, c'est ce qui borde tout. Loin d'être des contraires, Ouranos et l'atmosphère sont une seule et même idée : l'air d'Anaximène.